

Guillaume Sébastien

La valse des âmes

roman

Aux Quatre Vents

EdB

1

Martin n'en pouvait plus. Il avait fui. Paris, son vacarme, sa grisaille, ses parents, ses amis, avaient été laissés là. Cloués par la folie d'un seul instant. Ils étaient désormais loin derrière lui. C'était une journée de mars. Une de ces journées dont on ne sait qui de l'hiver ou du printemps dominera, la nature faisant un pas de plus vers son éclosion bouleversante. Martin, la boule au ventre, avait quitté Paris. Sa voiture roulait vers le sud. Irrésistiblement. Les kilomètres défilaient à folle allure. Son regard, fixé sur le point d'horizon, en estompait l'inférieure cadence. Martin voulait fuir pour aller là-bas. Vers ce lieu inscrit au plus profond de sa mémoire. Qui l'attirait comme un aimant. Où se cachait un secret. Enfoui. Inconscient. Qui lui faisait mal.

Ces dernières années lui revenaient à la tête comme un boomerang. Laurence. La première fois qu'il l'avait vue. Sur les bancs d'Henri IV. Le choc du silence qui l'habitait. Martin l'avait découvert

lors de l'appel du premier cours. Quatre fois, de plus en plus insistant, le professeur avait redemandé son nom. Ils s'étaient retrouvés rue d'Ulm. Assis l'un à côté de l'autre. Les fous rires qu'ils avaient eus alors. Les siens, forcés, s'échappaient de son corps avec douleur. Une complicité s'était construite peu à peu. Leur premier baiser. Au Luxembourg. Près du bassin gelé. Un hiver glacial. Des baisers enflammés. Sans un mot. Les mots qui lui manquaient. Ceux qu'elle lisait sur les lèvres de Martin. La lumière de ses yeux luttait contre une tristesse sourde. Tout s'était accéléré. Ils n'envisaient plus de se quitter. Ils étaient liés l'un à l'autre. C'était une évidence. Ils étaient allés ensemble à Lourdes, au pèlerinage des sourds-muets. Deuxième choc. Martin était rentré bouleversé. Il apprit alors le langage des signes pour communiquer avec elle. La connivence de chaque instant. Martin présenta Laurence à ses parents. Le jour de Noël. Cela ne se passa pas bien. Laurence fut regardée comme un ovni. Martin en fut attristé. Passa outre. L'envie de plus en plus forte de vivre ensemble. D'avoir des enfants. Qui leur ressembleraient. Qui seraient plus qu'eux. Leur décision était prise. Le jour de Pâques. Ils se mariaient. Monsieur et madame Duretière écoutèrent Martin. Silencieusement. Ils le mirent en garde lors d'une entrevue solennelle. On arrêta une date pour le mariage. Le 15 septembre. Les mois passèrent vite. Les visites chez les parents de Martin étaient de plus en plus difficiles. On prépara le mariage.

On imprima les faire-part. On les envoya. Puis le doute. Le doute qui s'instilla en lui. S'installa bientôt. Le dévora. La rupture. Rapide. Terrible. Le dîner dans la salle haute du petit restaurant de la rue des Saints-Pères. Les larmes de Laurence. Des larmes qui hurlaient. Comme sous des coups de poignard. Martin l'avait pressée de quitter la table. La honte. Il rasait les murs derrière elle qui s'enfuyait sous une pluie battante. Il l'avait raccompagnée. Dans sa chambre du boulevard Saint-Germain. Son canapé où ils avaient appris à se connaître. Leur adieu bref et sec. Dououreux comme une mort violente. Imbécile. Puis la sensation d'un soulagement dans l'escalier qui glissait. Un soulagement lâche. Puis le vide. Puis un abîme sans fond dans lequel Martin, aspiré, ne cessait de chuter.

Il était presque huit heures du soir, mais la nouvelle heure prolongeait le jour. La route était droite. Dans ce paysage soufflé aux mille collines, Martin jouait à cache-cache avec le soleil. L'horizon, l'espace et le relief envahissaient ses sens. Martin voulait tout voir, tout entendre, tout sentir, remplir son cerveau affamé de ces images, de ces sons, de ces odeurs que tant d'années avaient asséchés. La route cessait d'être droite. Elle s'enfonçait au cœur de ce pays parsemé de mariettes et d'autels. Au loin, le mont des Alouettes dominait et rappelait le Calvaire. Les Alouettes avaient disparu. La route continuait, tournoyante, verdoyante. Martin

en avait plein les yeux. Il regardait chacune de ces fermes aux toits plats. C'était l'heure de la traite et les troupeaux s'acheminaient vers l'étable. Martin prolongeait ce qu'il voyait dans sa tête. Il pensait que rien n'avait changé.

La route se poursuivait. De plus en plus belle. Plus on approchait. Et on était tout près. Martin était pressé, sa conduite nerveuse. Il tourna brusquement à gauche pour descendre un chemin bétonné et raide. Son cœur affolé battait de plus en plus vite. Il arrêta le moteur. C'était là. Doucement et avec difficulté tant il était crispé, il tourna la tête. Le porche était ouvert. La Marangelle se tenait au-delà. Elle était robuste, carrée. Mais quelque chose lui interdisait d'être sévère. Peut-être ses deux bras de communs qu'elle ouvrait pour rejoindre le porche. Sans doute aussi cette promesse de vigne vierge qui la recouvrait en été. Son toit lui donnait des allures seigneuriales avec à chaque extrémité une immense cheminée qui montait vers le ciel. Les carreaux des fenêtres étaient petits. Ceux de la porte si nombreux qu'elle semblait sourire. Dans la pénombre, Martin chercha les œillets d'inde jaunes comme des soleils et les géraniums enivrants.

À la mort de sa grand-mère, son oncle avait repris la maison familiale. Tout ce qu'elle contenait avait été partagé entre le frère et la sœur. Madame Duretière n'y venait plus. Elle faisait mine d'oublier

La Marangelle. De ne plus entendre l'écho des portes et des fenêtres quand elles battaient dans les grandes pièces désertiques. En vain.

À Paris, Martin, qui devenait homme, avait senti la vie le quitter peu à peu. Submergé par une angoisse qui sonnait la charge, il avait fui pour ne pas mourir.

2

Si une chose n'avait pas changé, c'était l'odeur de l'entrée qui venait de l'escalier en pierre blanche montant aux étages. Plus qu'une odeur, c'était une atmosphère faite d'humidité, de chaleur renfermée et de poussière négligée. Une alchimie de tout ce que cette pièce pouvait garder des saisons, des adieux et des au revoir, des silhouettes et des visages familiers, des voix et des parfums perpétués. Martin se dirigea vers le petit salon. Dans cette pièce qui donnait sur le jardin et, au-delà, sur la prairie, un spectacle l'attendait : le coucher du soleil. Une lumière rouge flamboyant embrassait l'espace et jetait violemment, tout au fond, les ombres des carreaux et des meubles allongés. D'instinct, Martin saisit une chaise en osier. Ouvrit la porte du perron. S'y installa. Fixa les yeux très loin. Il se rappela sa grand-mère qui aimait se tenir ici les soirs d'orage. Madame Valardier restait là, impassible, le regard perdu. Sur ce perron aussi, on prenait les photos de famille, les parents sur les marches supérieures, les plus jeunes assis en bas.

Il faisait presque nuit maintenant. Martin rentra, sans allumer la lumière, craignant de blesser son regard.

Les dimensions du salon n'avaient pas changé. L'immense glace biseautée, pendant de celle de la cheminée, manquait à l'appel. Elle était maintenant à Aranches. Martin promena sa chandelle sous chacun des tableaux accrochés au mur : des portraits d'aïeux qui, selon la volonté de l'Amiral et de madame Valardier, devaient rester éternellement dans cette maison. Au-delà de leur mort, ils continuaient d'habiter La Marangelle. La commode Empire était sous le Maréchal et la Maréchale. Le piano était relégué dans un coin, puni d'un tapis en crochet. Le canapé, les fauteuils et les chaises Louis XV restaient inconfortables, les ressorts affleurant sous le tissu rose élimé. Le grand salon avait toujours été délaissé. On y passait quand on faisait visiter La Marangelle car c'était « le grand salon ». À côté, il y avait une pièce à laquelle on accédait par une porte dérobée. Là encore planait une odeur incroyablement poussiéreuse. L'horloge, vaincue par le temps, était immobile. Le meuble à cylindres avait disparu, laissant dans le parquet la trace de ses quatre pieds carrés. De là partait un long couloir très sombre menant au bureau de l'amiral Valardier. Dans ce bureau, on ne pouvait entrer. C'était interdit. Inter-dit, répéta en boucle Martin. In-ter-dit.

Pour atteindre la cuisine, il fallait traverser à nouveau l'entrée. Sa dimension démesurée rappelait qu'autrefois, on y était très affairé. C'était désormais un désert privé de ses cuivres, de ses pots d'apothicaires et de ses moulins antiques. Privé aussi de Sidonie, qui avait quitté La Marangelle à la mort de madame Valardier. Dans l'évier, il y avait de la vaisselle qui trempait. À côté de la cuisine, la « Salle vénitienne », décorée des souvenirs d'un voyage de l'Amiral et de sa femme, servait aux petits-déjeuners et aux goûters. Martin reconnut sa chaise qu'il avait, un jour de colère, marquée d'un violent coup de timbale. La dernière pièce du rez-de-chaussée était la salle à manger, plus grande encore depuis que le buffet Régence et le vaisselier avaient gagné d'autres lieux. Martin n'eut plus le temps de faire travailler sa mémoire. La porte s'ouvrit brutalement. La lumière le démasqua. Oncle Robert venait de rentrer.

3

Le face à face avec Oncle Robert sembla durer une éternité. Sa main resta crispée sur la poignée de la porte comme un doigt dans une prise de courant.

– Martin ? fit-il, d’abord interrogatif.

– Oncle Robert !

Après ces années, l’oncle et le neveu ne savaient plus s’ils s’embrassaient.

– Mais qu’est-ce que tu fais ici ?

– Je ne sais pas, hésita Martin. Je voulais simplement revenir... retrouver mes racines. Je n’ai pas eu le temps de vous prévenir. Désolé, Oncle Robert.

– Viens t’asseoir, lâcha Oncle Robert songeur. Prenons un verre.

Oncle Robert désigna à Martin un fauteuil bien carré près du guéridon. Il s’assit assez loin, dans une bergère Napoléon III, capitonnée de velours vert, aux pieds et accoudoirs volutés. Martin comprit qu’il s’agissait du fauteuil attitré de son oncle. Les jambes immobiles et croisées, les mains posées sur